



AUTRICHE. — Le village tyrolien de Lermoos ; au fond, le massif du Wetterstein. Cl. O. V. W.

L'ÉLÈVE

élève 239



MARQUE DÉPOSÉE

COURS

Université de Limoges
SCD
Histoire de l'éducation

cahier n° 0239

Samedi 2 octobre 1937

ab

Le chasseur

Une à une, les plumes
Du bel oiseau
Lue' là-haut
S'éparpillèrent
Dans la lumière.

Le corps tomba dans un fourré,
Et la meute par les taillis enchevêtrés
Pleine d'abois,
Cherchait sa proie.

Quand le chasseur, fusil au poing,
Prestait l'oreille à l'air de loin
Le duvet clair et ces plumes légères
Tourbillonnaient encore dans la lumière.
Son œuvre était souvrage, il le savait,
Autour de lui ses chiens barraient
Et haletaient, queues tendues,
Et les plumes, toujours, tournaient dans l'étendue.
Le vent tranquille les portait,
Elles tombaient ^{en} et remontaient

Comme des flammes,
Elles se sentaient vivre encor
Et tressaillir du fièle essor
Des ailes et des âmes...

Morsure et sang, meurtre et fureur,
Oh! la brutalité humaine et la candeur
Douce et triste des choses...

Emile Verhaeren

Le marché.

B

Sur la petite place, au lever de l'aurore,
Le marché' ut, pyeuse, burjont, multicolore,
Pêle-mêle étalant sur ses tréteaux boiteux
Les fromages, ses fruits, son miel, ses paniers d'œufs
Et, sur la dalle où coule une eau toujours nouvelle,
Les poissons d'argent clair, qu'une âpre odeur révèle.

Myliène, sa petite abricot par la main,
Dans la foule se fraie avec peine un chemin,
S'attarde à chaque étal, va, vient, revient, s'arrête
Aux appels trop pressants parfois tourne la tête,
Soupçonne quelque fruit, marchande les primeurs
En s'éloigne au milieu d'insolentes clameurs.

L'enfant la suit heureuse; elle adore la foule,
Les cris, les grognements, le vent frais, l'eau qui coule,
L'auberge au seuil burjant, les petits ânes gris,
Et le pavé jonché partout de verts débris.
Myliène a fait son choix de fruits et de légumes,
Elle ajoute un canard vivant aux belles plumes.

Alidé bat des mains, quand, pour la contenter,
La mère donne enfin son panier à porter.
La charge fait plier son bras; mais, déjà fière,
L'enfant part sans rien dire et se cambie en arrière,
Pendant que le canard, discordant prisonnier,
Grie et passe un bec jaune aux treilles du panier.

Albert Samain

Automne

Le vent tourbillonnant, qui rabat les volets,
Là-bas tord la forêt comme une chevelure.
Des troncs entrecroqués monte un puissant murmure,
Sireil au bruit des mers, rouleuses de galets.

L'automne, qui descend des collines voilées
Fait sous ses pas profonds, tressaillir notre cœur
Et voici que s'afflige avec plus de ferveur
Le tendre désespoir des roses envolées.

13
Le vol des guêpes d'or qui vibrait sans repos
S'est tu : le pêne grince à la grille rouillée,
La tonnelle grelotte et la terre est mouillée,
Et le linge blanc claque, éperdu dans l'enclos.

Le jardin nu sourit comme une face aimée
Qui vous dit longuement adieu quand la mort vient,
Seul le son d'une enclume ou l'aboïement d'un chien
Monte, mélancolique, à la vitre fermée.

Albert Samain

L'aigle des Asturies

Sur la neige des monts, couronne des hameaux,
L'Espagnol a blessé l'aigle des Asturies,
Dont le vol menaçait ses blanches bergeries.
Hérissé, l'oiseau part et fait pleuvoir le sang,
Monte au ciel aussi vite que l'éclair en descend,
Regarde son soleil, d'un bec ouvert l'aspire,
Croit reprendre la vie au flamboyant empire,
Dans un fluide d'or, il nage puissamment,
Et parmi les rayons se balance un moment.
Mais l'homme l'a frappé d'une atteinte ^{sure} trop
Il sent le plomb chasseur fondre dans sa blessure,
Son aile se dépouille, et son royal manteau
Vole comme un duvet qu'arrache le couteau.
Dépossédé des airs, son poids le précipite,
Dans la neige du mont, il s'enfonce et palpite
Et la glace terrestre a d'un pesant sommeil
Ferme cet œil puissant respecté du soleil.

Alfred de Vigny

Le buffet

C'est un large buffet sculpté : le chêne sombre,
Très vieux, a pris cet air si bon des vieilles gens.
Le buffet est ouvert et verse dans son ombre,
Comme un flot de vin vieux, des parfums engageants,

B
Tout plein : c'est un fouillis de vieilles vieilleries,
De linges odorants et jaunes, de chiffons
De femmes et d'enfants, de dentelles fletries,
De fichus de grand'mères où sont peints des griffons.

C'est là qu'on trouverait les médaillons, les mèches,
De cheveux blancs ou blonds, les portraits, les fleurs sèches
Dont le parfum se mêle à des parfums de fruits,

O ! buffet du vieux temps, tu sais bien des histoires !
Et tu voudrais conter tes contes, et tu bruis
Quand s'ouvrent lentement tes grandes portes noies.
Arthur Rimbaud

Le travail des verriers

Un peu avant d'atteindre le bourg ma mère disait : « Nous verrons travailler les verriers. C'est un métier beau et terrible. »

La verrerie flamboyait à l'orée du bois et le chemin de sable et de cendre serpentait entre les pavillons. Je donnais le bras à ma mère et, parfois, la retenais un peu pour m'arrêter et regarder. Au centre de chaque rotonde grondait un feu. Perchés sur une galerie de brique et de fer, les verriers s'agitaient lentement, dans une lumière d'incendie. Ils retiraient de l'ouvrage leur canne à l'extrémité incandescente et ils soufflaient déformés par l'effort.

Nul cri, nulle parole : la bouche humaine, ici, n'a pas trop de tout son vent. Des enfants recueillaien les cannes fleuries d'une bouteille rouge sombre et les plaçaient sur leur épaule, comme un fusil.eux non plus ne parlaient pas, et ils marchaient avec une lenteur calculée : le verre est fragile. L'activité de toutes ces créatures était terrible, contenue, comme enchaînée. Par-dessus le râle des fours, on percevait le crépitement des bouteilles manquées qui se bécotaient en refroidissant dans les cuves.

Ma mère disait en m'entraînant et en frissonnant : « Toi tu n'iras pas à la verrerie ; tu n'es pas assez fort. Toi tu sauras tout ce qu'un homme peut savoir. Ce sera ta façon d'être fort. »

Et comme toujours, ma mère parlait avec ferveur du bonheur et de l'avenir. Je n'écoutai pas ma mère. Levant au ciel des yeux brouillés de larmes, je songeais : Pourquoi donc avez-vous abandonné les hommes ? Ne ferez-vous point miséricorde à tous ces malheureux ^{hommes} ? Telle était ma pensée, cependant que je marchais à côté de ma mère, mais je n'aurais pu dire à qui s'adressait cette muette supplication.

Georges Duhamel

L'enfant

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de la famille
s'applaudit à grands cris. Son doux regard qui brille
fait briller tous les yeux

Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon seuil ou que novembre
Tasse autour d'un grand feu vacillant dans la chambre
Les chaises se toucher,
Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire,
On rit, on se récrie, on l'appelle, et sa mère
Tremble à le voir marcher

B
Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laisant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers,

Seigneur! préservez moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même,
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur! l'été sans fleurs vermeilles
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles

La maison sans enfants.

Victor Hugo

Le chat, la belette et le petit lapin

Du palais d'un jeune lapin,
Dame belette, un beau matin,
S'empara; c'est une rusée,
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses penates, un jour
Qu'il était allé faire à l'aurore sa cour,
Parmi le thym et la rosée
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Pauvre petit lapin retourne aux souterrains séjours.
La belette avait mis le nez à la fenêtre.
O dieux hospitaliers! que vois-je ici paraître?
Dit l'animal chassé du paternel logis.
Hé! madame la belette,
Qu'on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du pays.

La dame au nez pointu répondit que la terre
Était au premier-occupant.

C'était un beau sujet de guerre
Qu'un logis où lui-même n'entraît qu'en rampan
Et quand ce serait un royaume,
Je voudrais bien savoir, dit-elle quelle loi.

On a pour toujours fait l'octroi
À Jean fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plûtôt qu'à Paul, plûtôt qu'à moi. 77

Jean lapin alléguait loi coutume et l'usage!

Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
Devenu maître et seigneur, et qui de père en fils,
L'ont, de Pierre à Simon, puis à moi Jean transmis.
Le premier occupant, est-ce une loi plus sage?

Ce bien, sans oier davantage,

Rapportons-nous, dit-elle, à Parnagrotis.

C'était un chat vivant comme un dévot ermite,

Un chat faisant la chattemite,

Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,

Arbitre expert sur tous les cas.

Jean lapin pour juge l'agréa.

Les voilà tous deux arrivés

Devant sa majesté fourrée.

613

Grippeminaud leur dit : Mes enfants, approchez,
Approchez, je suis sourd, les ans en sont la cause,
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose,
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,

Grippeminaud, le bon apôtre,
jetant des deux côtés, la griffe en même temps, tira
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.
La Fontaine

Océano Nox

Oh! combien de marins, combien de capitaines,
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce même horizon se sont évanouis!

Combien ont disparu, dure et triste fortune!
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
Sous l'aveugle océan à jamais enfouis!

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues!

Vous roulez à travers les sombres étendues,
Pleurant de vos fronts morts des écueils inconnus.
Oh! que de vieux parents, qui n'avaient plus qu'un rêve,
Sont morts en attendant tous les jours sur la grève,
Ceux qui ne sont pas revenus!

On demande: - Où sont-ils? sont-ils rois dans quelque île?
Nous ont-ils délaissés pour un bord plus fertile? -
Puis votre souvenir même est enseveli.
Le corps se perd dans l'eau, le nom dans la mémoire,
Le temps, qui sur toute ombre en verse une plus noire,
Sur le sombre océan jette le sombre aile.

Bientôt des yeux de tous votre ombre a disparue.
L'un n'a-t-il pas sa barque et l'autre sa charrue?
Seules durant ces nuits où l'orage est vainqueur
Vos veuves aux fronts blancs, lasses de vous attendre,
Parlent encor de vous en remuant la cendre
De leur foyer et de leur cœur.

Et quand la tombe enfin a fermé leur paupière,
Rien ne soit plus vos noms, pas même un banc de pierre
Dans l'étroit cimetière, où l'écho nous répond,

Pas même un saule vert qui s'effeuille à l'automne,
Pas même la chanson noire et monotone
Que chante un mendiant à l'angle d'un vieux pont.

Où sont-ils les, marins ombres dans les nuits noires?
O flots que vous avez de lugubres histoires!
Flots profonds redoutés des mères & genoux;
Vous vous les racontez en remontant les marées,
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
Que vous avez le soir quand vous venez vers nous!
Victor Hugo

La cavale sauvage

Lorsque, dans le désert, la cavale sauvage,
Après trois jours de marche, attend un jour d'orage
Pour boire l'eau du ciel sur les palmiers poudreux,
Le soleil est de plomb, les palmiers en silence
Sous le ciel embrasé, penchent leurs longs cheveux.
Elle cherche son puits dans le désert immense,
Le soleil l'a séchée, sur le rocher brûlant,
Les lions héissés dorment en grogmelant.

Elle se sent fléchir, ses narines qui saignent
S'enfoncent dans le sable, et le sable altéré
Vient boire avidement son sang décoloré.
Et lors elle se couche, et ses grands yeux s'éteignent,
Et le pâle désert roule sur son enfant -
Les flots silencieux de son linceul mourant.

Elle ne savait pas, lorsque les caravanes
Avec leurs chameliers passaient sous les platanes
Qu'elle n'avait qu'à suivre et qu'à baisser le front,
Pour trouver à Bagdad de fraîches écuries,
Des râteliers dorés, des luzernes fleuries,
Et des puits dont le ciel n'a jamais vu le fond.
Alfred de Musset

La grenouille

En ramassant un fruit dans l'herbe qu'elle fouille,
Chloris vient d'entrevoir la petite grenouille
Qui, peureuse et craignant justement pour son sort,
Dans l'ombre se détend soudain comme un ressort,
Et, rapide, écartant et rapprochant les pattes,
Saute dans les fraisiers, et, parmi les tomates,
Se hâte vers la mare, où, flairant le danger,
Les sœurs, l'une après l'autre, à la hâte ont plongé.
Dix fois déjà Chloris, à la chasse animée,
L'a prise sous sa main brusquement refermée,
Mais plus adroite qu'elle, et plus prompte, dix fois
La petite grenouille a glissé dans ses doigts.
Chloris la tient enfin; Chloris chante victoire!
Chloris aux yeux d'azur, de sa mère est la gloire.
Sa beauté rit au ciel, sous son large chapeau
Ses cheveux blonds coulant comme un double ruisseau
Couvrent d'un voile d'or les roses de sa joue;
Et le plus clair sourire à ses lèvres se joue.
Curieuse, elle observe et n'est point sans émoi

A l'étrange contact, du corps vivant et froid,
La petite grenouille en tremblant la regarde
Et bloris dont la main se hasarde, lentement
A putie' de sentir, affolé par la peur,
Si fort entre ses doigts battre le petit cœur.

Albert Samain

■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■

à suivre
(après 12 pages vides)

■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■

Chants

La dernière rose

(Mélodie irlandaise)

L'automne humide et morose
Prend la place de l'été.

Il ne reste qu'une rose
Dans le grand parc attristé,
Car hier, à la nuit brune,
Ses sœurs au clair de la lune,
Sont mortes l'une après l'une..
Un bouton seul est resté.

Et ce matin à l'aurore
Ce frais bouton s'est ouvert,
Il est une rose encore.
Au fond du jardin désert
Elle est là, la rose altière
Qui se dresse, noble et fière...
Mais hélas ! C'est la dernière...
C'est l'annonce de l'hiver,

Et déjà sa beauté chère
S'étiole et meurt à son tour.

Elle s'étend sur la terre
Et pâlit avec le jour.
Et tout se meurt avec elle,
La charmille en est moins belle,
Et les oiseaux, d'un coup d'aile,
Se sont enfuis sans retour.

La truite (Schubert)

Dans le cristal limpide
D'un torrent écumant
La truite rapide
Se balançait gaiement
Assis près du rivage
Je contemplais heureuse
De la tête volage
Les élanx gracieux

Sur la rive opposé
Un pêcheur froidement

De la bête volage
Suit chaque mouvement
Tant que cette onde claire,
Pensais je, coulera
Ton amorce grossière
Jamais ne la prendra!

Le pêcheur, las d'attendre,
Par un piège nouveau
Afin de la surprendre
Méchamment trouble l'eau!
Tout à coup, ô surprise!
Il tire, il tire l'hameçon.
La truite était prise
Malas! pauvre poisson.

Mon beau sapin
Mon beau sapin, roi des forêts,
Que j'aime ta verdure!
Quand, par l'hiver, bois et guérets,
Sont dépouillés de leurs attraits,
Mon beau sapin, roi des forêts,
Tu gardes ta parure!

II

Toi que Noël planta chez nous
Pour cet anniversaire,
Joli sapin, comme ils sont deux,
Et tes bombons et tes joujoux!
Toi que Noël planta chez nous -
Par les soins de ma mère.

III

Toi qui pidis, dans le bois noir,
Gommeillais solitaire,
Nous savons par quel doux pouvoir
Tu viens nous mettre au cœur l'espoir.
Mon beau sapin, toi qui ce soir
Rayonnes de lumière.

Les réponses de grand'mère

Oh! dites nous grand'mère,

Si dans votre temps

On voyait des lavardes, comme maintenant?

- Pour être bien sincère,

Mes gentils enfants,

Je crois qu'on en comptait quelques-unes vraiment,

Mais un peu moins pourtant.

II

Oh! dites nous grand'mère,

Si dans votre temps

On voyait des coqueltes, comme maintenant?

- Pour être bien sincère,

Mes gentils enfants,

Je crois que les miroirs s'agitaient joliment,

Mais un peu moins pourtant.

Oh! dites nous grand'mère,

Si dans votre temps

Vous étiez curieuses, comme maintenant?

- Pour être bien sincère,

Mes gentils enfants,

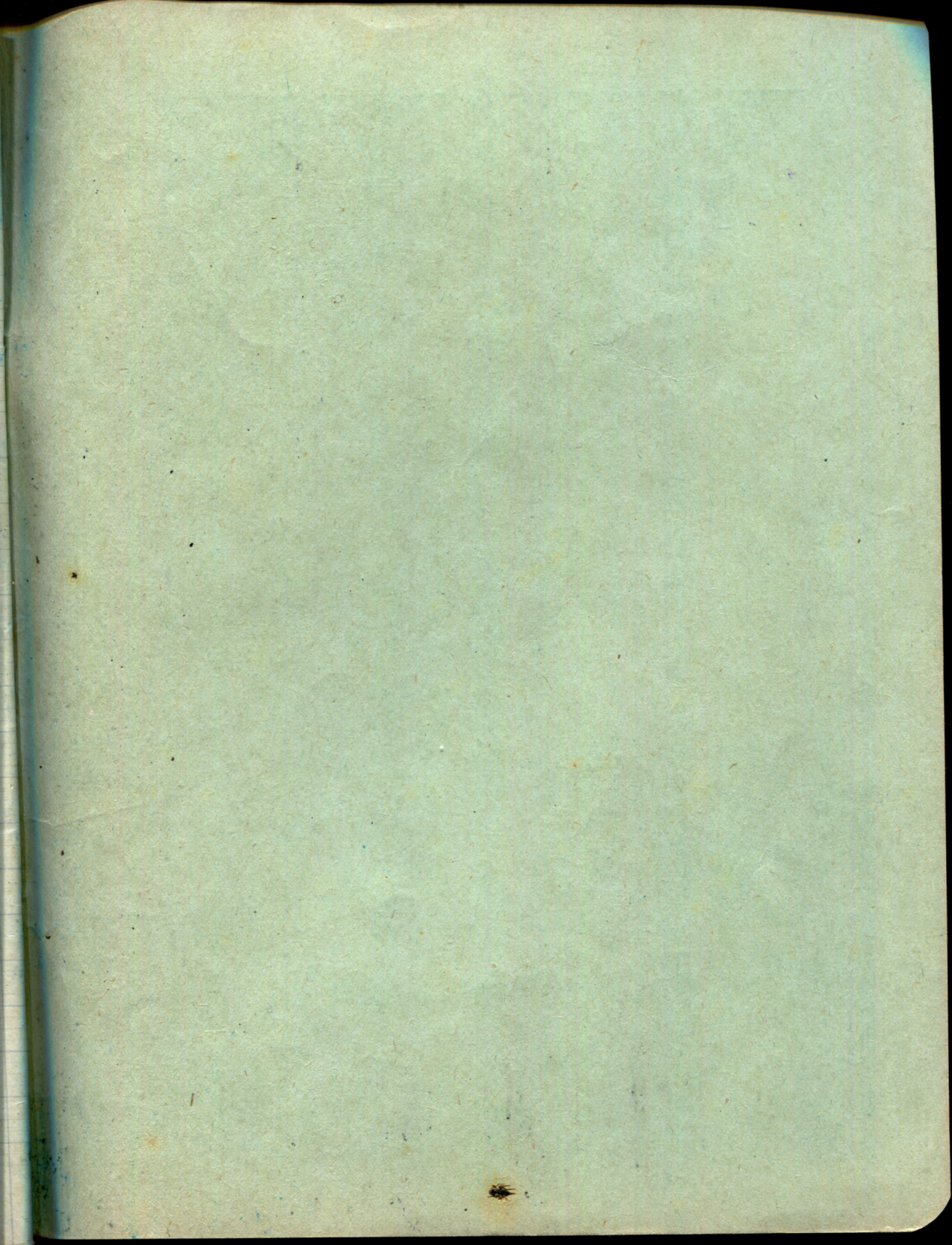
Je crois que certains yeux s'égarèrent bien souvent,

Mais un peu moins pourtant.

Oh ! dites nous grand' mère
Si dans tous les temps,
Grands'mamans nous gâtèrent comme maintenant ?
— Pour être bien sincère,
Mes gentils enfants,
Je crois qu'elles étaient par centaines vraiment,
Et même tout autant

(puis 23 pages vides)

FIN





Cl. Bröder Lenz.

AUTRICHE. — Le lac de Gosau, dans le Salzkammergat, région des lacs autrichiens.